

Éric-Emmanuel Schmitt

[Texte : Sébastien Dubos. Photos : Cyril Moreau]

C'est une formidable aventure que se propose de nous faire vivre l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt : raconter l'aventure de l'homme à travers les âges. C'est parti pour une saga en huit tomes, jubilatoire et formidablement prenante !

Sans faire de jeux de mots, quelle a été la genèse du projet ?

Eric-Emmanuel Schmitt : (Rires). C'est une idée qui m'a traversé quand j'avais 25 ans et que j'étais jeune professeur à l'université. J'ai eu l'idée d'un personnage immortel, qui traverserait les temps et qui nous raconterait comment l'humanité s'est faite. Ce personnage serait habité par une tension, il serait médecin et chercherait le secret de la vie pour les autres et le secret de la mort pour lui, parce que je ne pense pas que l'immortalité soit véritablement un cadeau. Quand j'avais 25 ans, j'étais incapable d'écrire ça. Donc en fait, cette idée est devenue un projet de vie, qui a organisé mon existence. J'ai fait en sorte de me rendre capable un jour, et d'un point de vue intellectuel et d'un point de vue romanesque, de réaliser ce projet. D'un point de vue romanesque, c'est d'avoir le sens des personnages, le souffle suffisamment large pour pouvoir épouser une histoire comme celle-là. Et intellectuellement, c'est lire, lire, lire et réfléchir à ce qui nous a constitués. C'est trente ans de lecture !

Et trente ans de documentation scientifique ?

Oui, aussi. J'avoue que j'ai l'esprit assez encyclopédique. J'aime autant l'histoire des techniques, l'histoire des objets, l'histoire de la médecine et des médicaments que l'histoire des œuvres. Il fallait à la fois devenir bibliiste, pharmacien... J'avais écrit ma thèse sur Diderot, créateur de l'Encyclopédie, et j'ai toujours eu cette tentation encyclopédique.

Le but, c'est de nous faire réfléchir sur les leçons qu'on pourrait tirer du passé ?

C'est plutôt de nous faire comprendre d'où

« La fin du monde est une histoire sans fin »

nous venons et comment nous nous sommes constitués. Et que ça aurait pu ne pas être. C'est nous faire prendre conscience de notre historicité, et peut-être de notre fragilité. Je ne sais pas si on tire des leçons de l'histoire, mais on gagne à comprendre. Je voulais surtout éclairer le passé par le présent et le présent par le passé. Noam se réveille aujourd'hui dans une grotte, découvre notre monde et est effrayé. Une fourmilière est pareille aujourd'hui qu'il y a 100 000 ans, elle n'a pas changé. La société humaine, elle, n'a pas cessé de changer, c'est intéressant de savoir comment nous nous sommes fabriqués.

Il y a deux constantes : l'amour et la violence !

Oui, et la violence due à l'intérêt. Ce n'est pas la violence pure, la violence est toujours au service de quelque chose. Il y a l'ombre et la lumière, la dimension égoïste de l'intérêt qui provoque la violence et la guerre. Et il y a la dimension altruiste de l'amour, qui fait qu'on sort de soi et qu'on se lie à l'autre, qu'on s'ouvre à l'autre. Effectivement, j'ai écrit dans ce livre une histoire d'amour entre Noam et Noura qui va durer des siècles. Ils vont se chercher, se trouver, se lâcher...

À quelle époque auriez-vous aimé vivre ?

Ah, mais moi je suis furieusement de mon temps (rires). Mais ce qui m'intéresse, c'est de me demander comment j'aurais été heureux à d'autres époques aussi. Là, dans le premier tome, je montre comment nos ancêtres vivaient dans la nature. Il y a 8000 ans, ils se

pensaient hôtes de la nature, pas supérieurs ni dominants, ce qui est maintenant le propre de l'homme. La boursoufflure humaine est allée très très loin. C'est pour cela que j'ai appelé le premier tome « Paradis Perdu ». C'est la force du roman : un livre d'histoire ou un essai ne vous permet pas de vous transporter dans une époque. Ce qu'apporte le roman, c'est la chair, le sang, les émotions. Oui, je pouvais être un homme heureux il y a 8000 ans et j'invite le lecteur à vivre ça.

Le déluge télescope l'actualité ?

La fin du monde est une histoire sans fin. À chaque époque, les hommes ont parlé de la fin du monde. Et nous aussi, à notre manière, avec l'angoisse écologique, et maintenant l'angoisse épidémiologique. Il n'y a pas d'époque qui échappe à ce sentiment de la fragilité, et à cette ombre que projette dans le futur la fin du monde. Peut-être parce que l'individu projette sa propre fin. Mais par contre c'est toujours investi de sens absolument différents selon les époques. Parfois c'est religieux, parfois c'est mythologique. Maintenant, pour nous, c'est scientifique, et c'est peut-être parce que la science est notre mythologie à nous, hommes du XXI siècle. Il y a une grande différence cependant : le déluge, c'est Dieu ou la nature, je vais parler comme Spinoza. Les catastrophes qui nous menacent, elles sont dues à l'homme. C'est l'homme seul qui est responsable et c'est ça qui a changé. Le danger aujourd'hui, ce n'est plus Dieu qui pourrait se mettre en colère, ou les esprits de la nature qui pourraient s'emporter. Le danger, c'est l'homme lui-même ! L'homme s'est passé de Dieu et de la nature pour faire les catastrophes.

Paradis perdu,
563 pages, 22,90 €
aux Éditions Albin Michel

